



REVUE DE PRESSE

AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS

CRÉATION AU THÉÂTRE DE CHÂTILLON Écriture collective
Orchestrée et mise en scène Jérémie Le Louët LE 16 JANVIER 2014

LE MONDE

LE THÉÂTRE SE MOQUE DU THÉÂTRE À AVIGNON

Le titre du spectacle a le mérite d'annoncer clairement la couleur, *Affreux, bêtes et pédants : une satire de la vie culturelle française*. Après s'être frottée pendant dix ans aux affres de la vie de troupe, au travail de répertoire (Ionesco, Pinter, Shakespeare, etc.) à la recherche de subvention (obtenues), aux directeurs de théâtre et aux réactions des spectateurs, la Compagnie de Dramaticules a craqué. Et a, semble-t-il, éprouvé le besoin irréprensible de porter un regard sans concession sur le métier d'artiste, le fonctionnement de l'institution théâtrale et sur tous les protagonistes de ce petit monde dont les mœurs, constate-t-elle, sont empreintes « de formatage, de vanité et de postures ».

En plein conflit des intermittents, cette pièce - présentée jusqu'au 27 juillet au Théâtre Girasole, à Avignon, dans le cadre du Festival « off » - a une résonance particulière et manie avec brio l'autodérision et la liberté de ton.

« Nous étions arrivés à une forme de saturation, avec le sentiment de participer à une routine dans un système hiérarchisé perclus de poncifs et de lieux communs », explique le metteur en scène et comédien Jérémie Le Louët.

Fruit d'un travail d'écriture collective, cette création très documentée peut, au choix, susciter des réactions épidermiques sur le thème « c'est facile de cracher dans la soupe » ou enthousiastes pour son côté franchement salutaire.

Qu'on ne se y trompe pas, ce spectacle - et c'est sa force - n'est pas réservé aux initiés ou aux professionnels du théâtre, et la jeune troupe douée qui l'a écrit et qui l'interprète est passionnée par son métier. Mais elle a souhaité « faire tomber les masques » et ne pas retenir une certaine « colère », qui disons-le sans pour une fois galvauder l'expression, est politiquement incorrecte.

Tout le monde y passe : le spectateur qui a « beaucoup aimé », bien qu'il n'ait « rien compris », tout comme celui qui ne jure que par le « divertissement » et qui se demande comment un comédien peut gagner sa vie sans passer à la télé sont égratigné.

L'on raille avec autant de plaisir la directrice de théâtre béate qui présente sa saison en s'extasiant sur l'extrait d'une pièce où les acteurs mettent un temps interminable à dire trois mots ou en s'émoustillant pour la carte blanche donnée à un « artiste transdisciplinaire » qui entend présenter « un voyage initiatique dans le labyrinthe du monde ».

METTEUR EN SCÈNE IRASCIBLE.

Les autres ne sont pas en reste : ni l'intermittent rarement content de son sort qui rêve de cachetonner dans le cinéma et qui a profité d'une manif pour filer son CV à un réalisateur ; ni le responsable culturel suffisant qui fait lambiner une compagnie en mal de soutien pour monter son projet ; ni le metteur en scène irascible et manipulateur qui transforme une répétition de *Phèdre* en séance d'humiliation. Bref, personne n'est épargné.

Grâce à un vaste écran placé en fond de scène et à deux caméras qui filment tout, la vidéo devient le miroir critique de ce petit monde narcissique. C'est souvent cruel, quelque fois facile, mais terriblement drôle.

Certains pourront se sentir vengés de la souffrance et de l'ennui que, parfois, le théâtre emphatique inflige. Cette pièce aurait d'ailleurs pu aussi s'appeler : « Ah, le théââââtre ! ».

LE CANARD ENCHAÎNÉ



DAVID MAISON, JÉRÉMIE LE LOUËT, ANTHONY COURRET, JULIEN BUCHY ET NOÉMIE GUEDJ © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS

Sur le thème du théâtre dans le théâtre, voici une pièce vraiment drôle, et pleine d'allant, écrite collectivement par la jeune Compagnie des Dramaticules. Ses cibles : le spectateur baratineur qui s'écoute parler ; la directrice de théâtre qui se la pète alors qu'elle vend ses spectacles comme des savonnettes ; le metteur en scène qui humilie ses acteurs, lesquels s'écrasent mollement tant ils ont besoin d'un rôle pour survivre. Autrement dit : le narcissisme, le marketing, la manipulation, la carrière... Une satire vacharde qui nous montre l'envers du décor, épatant ! Au Théâtre Girasole.

JEAN-LUC PORQUET - LE CANARD ENCHAÎNÉ - JUILLET 2014

LE FIGARO

HUIT PETITES PERLES DU OFF

UN DÉBAT AVEC LE PUBLIC, UNE PRÉSENTATION DE SAISON AVEC UN ARTISTE TRANSDISCIPLINAIRE, « FIGURE ACTANTE » ADEPTE DE LA NUDITÉ ET DU NUTELLA, ET UNE RÉPÉTITION DE PHÈDRE AVEC UN METTEUR EN SCÈNE TYRANNIQUE ET ODIEUX. EN TROIS TABLEAUX, LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES SIGNE UNE SATIRE AU VITRIOL DU MILIEU THÉÂTRAL. UN SPECTACLE MÉCHANT ET HILARANT, QUI NOUS VENGE DES PURGES QUE NOUS INFLIGENT LES AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS DU THÉÂTRE, EN AVIGNON COMME AILLEURS. AU THÉÂTRE GIRASOLE, DANS LE OFF, UNE BANDE DE TRENTENAIRES DÉZINGUENT LES MŒURS DU MILIEU THÉÂTRAL. UNE SATIRE AU VITRIOL QUI REMET CHACUN À SA PLACE. DRÔLE ET SALUTAIRE.

Le public entre dans la salle et se voit dans l'écran qui lui fait face, en fond de scène. Joie de la vidéo en direct. À la manière des supporters de foot du Mondial brésilien qui s'aperçoivent sur les écrans géants des stades, certains spectateurs, aux anges, font des grands gestes, voire tentent une hola. Ils ne vont pas se voir beaux plus longtemps. Le miroir que tend Jérémie Le Louët au monde culturel est d'abord pour eux. L'auteur, acteur et metteur en scène ouvre le bal en éructant *Le Manifeste du Futurisme* de Marinetti, attaque en règle contre la tradition. S'en suit un débat avec le public. Deux faux spectateurs et vrais acteurs monopolisent le micro. Ludovic, prof de français et animateur de l'atelier théâtre au lycée Jean Vilar, et un type fan de *Plus belle la vie*. Le Louët est pris en tenaille entre la peste démagogique et le choléra populo. La charge n'est pas légère mais ça sent le vécu.

Plus incisive et franchement hilarante est la « présentation de saison ». Ce rituel consiste pour un théâtre à présenter les spectacles et les artistes à venir au public. La directrice, heureuse d'être passée de 58 à 62 abonnés en 7 ans, joue les maîtresses de cérémonie. Un clip du slameur Sire Rocco rappelle que les jeunes ne sont pas oubliés dans la programmation. Vient ensuite sur le plateau un artiste transdisciplinaire en résidence, « figure actante » de la Compagnie des Pas perdus. Il nous offre un « chantier », c'est-à-dire une ébauche de son prochain spectacle. Il se met nu, gonfle des ballons puis se tartine le visage de Nutella et se couche en position fœtale. C'est un work-in-progress nous rassure la directrice, un peu flippée. Le Louët et ses partenaires braquent enfin la caméra sur eux, metteur en scène et comédiens.

On assiste à une répétition de *Phèdre* de Racine. En attendant le metteur en scène, Julien raconte à Noémie qu'il revient d'une manifestation d'intermittents où il a fourgué son CV à Mathieu Kassovitz (sic). Ils débinent les absents, membres ou ex-membres de la compagnie. Arrive enfin le metteur en scène. Il les briefe rapidement sur la raison de monter *Phèdre*, « une pièce sur la libido féminine ». Commence alors un jeu de massacre dont personne ne sort indemne. Servilité des comédiens prêts à tout pour être choyé dans la distribution des rôles, tyrannie du metteur en scène... Là aussi, ça sent le vécu et ce n'est pas triste.

Dans le contexte du festival d'Avignon, *Affreux, bêtes et pédants* prend une saveur particulière. Jérémie Le Louët, Julien Buchy, Anthony Courret, Noémie Guedj et David Maison se vengent et nous vengent de toutes les purges que nous infligent le théâtre en général et le festival en particulier. On peut les trouver méchants comme des teignes, ils sont encore en deçà de la vérité. Ils sont surtout très doués. Et rappellent qu'aucune politique culturelle ni aucun statut d'intermittent ne peuvent réparer cette injustice cruelle: certains artistes ont du talent, d'autres pas.

LA TERRASSE

Le portail des arts vivants



JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

SATIRE FOISSONNANTE ET MORDANTE MENÉE TAMBOUR BATTANT, LE SPECTACLE DE LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES BRAQUE UNE LOUPE SCRUTATRICE SUR LE MONDE DU THÉÂTRE.

Dur métier que celui d'artiste ! On comprend pourquoi, dans sa note d'intention, Jérémie Le Louët cite avec humour Copi dans *La Nuit de Madame Lucienne* : « Vous allez la regretter, la vie de théâtre ! » Après avoir porté à la scène des œuvres littéraires, les membres de la Compagnie des Dramaticules signent collectivement le texte de ce spectacle, qui fait suite à une série de trois petites formes intitulées *Plus belle la vie d'une compagnie*, jouées hors les murs. Sous-titré « une satire de la vie culturelle française », ce courageux et ambitieux spectacle, souvent drôle, explore diverses facettes du monde du spectacle vivant et décortique sur le mode de la satire acérée les relations entre l'art et le public, entre l'artiste et le directeur de structure, entre les comédiens et le metteur en scène. La régie sur le plateau, quelques rares accessoires, une caméra et un écran en fond de scène, la vidéo jouant souvent d'effets de miroir : on vous montre tout ! La scène inaugurale s'assène comme un coup de poing : Jérémie Le Louët fait entendre *Le Manifeste du futurisme* (1909) de Filippo Tommaso Marinetti. Tabula rasa ! Ce texte révolutionnaire et flamboyant exalte la violence, l'agressivité et la fièvre du mouvement (tout pour finir dans la gueule du fascisme). Jérémie Le Louët le clame et le vocifère avec la maestria qu'on lui connaît.

METTEUR EN SCÈNE TYRANNIQUE.

Lumière dans la salle. Exit le poète sublime et furieux. L'exigence radicale et provocatrice cède la place au micro qui circule, place à notre petit monde. Se succèdent alors diverses séquences : un débat avec les spectateurs commentant cette scène inaugurale, une présentation de saison (avec la performance d'un artiste qui déclenche l'hilarité de la salle), l'entrevue entre un artiste et un programmeur (monstre masqué !), la répétition à la table de l'acte I scène 3 de *Phèdre*, les aveux de Phèdre à Cénone avec un metteur en scène tyrannique (Jérémie Le Louët of course) qui pète un câble. Comme dans la scène de *Phèdre* très réussie, et vraiment drôle, le spectacle convainc particulièrement lorsqu'il se concentre sur l'acte de création même, dans toutes ses dimensions - économiques, artistiques et bien sûr humaines. Alors sous le rire se laissent voir toute la fragilité, toutes les difficultés et les peurs. Ancré dans le réel, pétri d'autodérision, maniant clichés et stéréotypes, le grotesque cultive la proximité plus que la distance. La Compagnie des Dramaticules prouve une fois de plus son inventivité et sa virtuosité : ils savent être... et paraître !

LE JDD



DAVID MAISON ET NOÉMIE GUEDJ © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

ENTRÉE DES ARTISTES

AVIGNON EN OFF - AU MILIEU DU PLATEAU, DÉVORANT SON MICRO DE RAGE, LE COMÉDIEN DÉVERSE UN FLOT DE PAROLES D'OÙ ÉMERGENT VIOLENCE, GUERRE ET DESTRUCTION. PUIS PROPOSE TRANQUILLEMENT AUX SPECTATEURS DE RÉAGIR...

Encore du théâtre expérimental avec ces dix minutes allouées à la salle, qu'une caméra filme et renvoie en fond de scène ? Aïe, aïe, aïe. Le pire est à craindre, et le pire semble proche quand deux spectateurs plus vrais que nature, l'un professeur et animateur d'ateliers théâtre, l'autre plus familier du petit écran que du répertoire, manquent de s'écharper. Le comédien fera vite revenir l'ordre (non, mais, c'est qui le chef, ici ?) et nous poursuivrons ce voyage « satirico-documentaire » dans la vie culturelle française.

Forte de dix ans d'expérience, la Compagnie des Dramaticules a pour un temps délaissé les classiques (qu'elle retrouvera à la rentrée avec *Ubu roi*) et s'est attelée collectivement à l'écriture de ce spectacle, pour une immersion dans l'envers du décor de la création. La programmatrice d'une saison théâtrale, usant de clichés et de poncifs ; l'artiste plus abscons qu'inspiré, se barbouillant de pâte à tartiner ; le comédien qui court le cacheton ; l'acteur à l'ego plus gonflé qu'un spi ; le fonctionnaire de la culture arrogant et suffisant, le metteur en scène tyrannique qui refuse une pause pipi pendant la lecture de *Phèdre*... Nul n'échappe au regard impertinent Jérémie Le Louët et de sa troupe au fil de tableaux savoureux.

On rit beaucoup, des autres mais pas seulement : à notre place de spectateur, nous participons aussi à ce petit monde. Ou comment la dérision ne manque pas de gravité.

FRANÇOISE JOSSE - LE JDD - JUILLET 2014

TÉLÉRAMA

Le sous-titre « Une satire de la vie culturelle française », et le nom de la compagnie, Les Dramaticules, en disent davantage sur cette création que le titre lui-même. La troupe a pris le parti de se regarder, elle et le monde du théâtre, dans un miroir (à peine) déformant. Un débat surréaliste acteurs/spectateurs en début de représentation alors qu'il n'y a encore rien sur quoi débattre, sauf pour le prof de service ; la présentation de la saison d'un théâtre où l'accumulation de clichés conduit à l'hilarité ; une répétition de *Phèdre* qui vire à la séance de torture (belle composition de Julien Buchy)... Autant de situations cultivant l'autodérision pour expliquer les affres de la création. Une satire souvent drôle par ses exagérations et son réalisme.

FRÉDÉRIC PÉGUILLAN - TÉLÉRAMA - JANVIER 2014



NOÉMIE GUEDJ, JULIEN BUCHY ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

THEATREONLINE.COM

COUP DE CŒUR !

Ce spectacle extraordinairement ciselé dans son écriture comme dans son interprétation est une perle d'intelligence et de finesse, franchement comique, sur les affres du monde culturel. À ne pas manquer.

VALÉRIE ROUSSELOT - THEATREONLINE.COM - JANVIER 2014



NOÉMIE GUEDJ ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

La Compagnie des Dramaticules dont nous apprécions particulièrement le travail joue sa dernière création *Affreux, Bêtes et pédants*. Jérémie Le Louët, coutumier des mises en scènes de grands classiques, s'attaque ici à une tout autre forme avec cette satire de la vie culturelle française. Un spectacle qui tombe à point nommé dans ce festival au vu du climat inquiétant qui règne sur le statut des artistes.

Jérémie Le Louët prend ici un virage déroutant, lui qui nous a plutôt habitué à un travail de répertoire. Ce spectacle déstructuré pourrait s'apparenter à un bilan des aventures de la compagnie, une sorte de rétrospective de leur parcours, mais alors une rétrospective cynique au possible, où les artisans de cette satire féroce n'auraient pas peur de se tourner en dérision. Issu d'une écriture collective le texte s'inspire de ce que l'équipe a vécu au fil des créations précédentes, tant au niveau de la recherche de partenaires, de structures de résidences, que de la relation entre les acteurs.

Le ton ubuesque est donné d'entrée de jeu avec une scène d'ouverture d'anthologie qui à elle seule vaut le détour, la suite ne sera que surprises et folies en tout genre. Car tout le propos du spectacle est là : la dimension totalement surréaliste de la condition de l'artiste. La Compagnie des Dramaticules met ainsi le doigt sur un point dérangeant, les spectateurs ne connaissent pas toujours les tenants et les aboutissants en matière de création de spectacle. Qui est payé, qui ne l'est pas ? Est-ce que tous les membres d'une troupe vivent en parfaite harmonie ? Comment finance-t-on la création d'une pièce ? Autant de questions que les spectateurs se posent en réalité et les comédiens sur le plateau vont tenter pendant 1h45 d'y apporter des réponses tout en n'oubliant pas au passage de se moquer d'eux-mêmes.

Sous une apparence de vaste délire improvisé la structure est bien entendu parfaitement contrôlée faisant appel à une scénographie précise. Utilisant à bon escient la vidéo et le micro, Jérémie Le Louët joue sans cesse avec la mise en perspective, brouillant les pistes en permanence pour ce jeu de massacre jubilatoire. Savaient-ils au départ du projet que leur création prendrait une dimension un peu plus cruelle au regard de la remise en question actuelle du régime des intermittents ? Quoiqu'il en soit la pièce arrive au bon moment en ces temps de crise. On peut affirmer sans crainte que le tournant pour Jérémie Le Louët est parfaitement maîtrisé, et les Dramaticules, au delà du côté drolatique du traitement, nous offre l'opportunité de questionner notre rapport au théâtre. Que demander de plus ?

LA MARSEILLAISE



ANTHONY COURRET, JULIEN BUCHY ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

POUR L'AMOUR DE L'ART...

La Compagnie des Dramaticules nous propose une satire grinçante du monde de la culture, de l'image, du théâtre, des comédiens et même du public (nous y reviendrons). D'entrée, les spectateurs sont déroutés par la mise en scène. En effet, le public se présentant dans la salle est filmé et peut se voir en léger différé sur un écran géant. L'image fascine et voilà que pendant de longues minutes nous oublions presque la raison de notre venue pour nous regarder. Petit clin d'œil à notre société qui « selfise » à tout bout de champ et fait de notre vie une télé-réalité.

Lorsque Jérémie Le Louët, déchaîné et talentueux, entre en scène pour adresser au public avec une verve époustouflante un extrait du *Manifeste du futurisme* de Filippo Tomaso Marinetti, on se dit qu'effectivement la soirée théâtrale risque d'être spéciale. Mais nous n'avons encore rien vu car après ce long monologue, le comédien organise un pseudo débat auquel quelques spectateurs crédules vont participer.

Les malheureux comprennent relativement vite qu'ils ont été utilisés car nous sommes bien dans la pièce et n'en sommes jamais sortis. Oui, ces comédiens sont irrévérencieux et c'est tant mieux. Les critiques du monde de la culture qui vont se succéder sont corrosives. Snobisme de certaines créations, vanité de leurs auteurs, diction prétentieuse des acteurs jouant dans des textes obscurs (non non, on ne pense à aucun texte du festival In de cette année...), sadisme des metteurs en scène, rien n'échappe à la machine à dézinguer de cette compagnie. La fin de la pièce nous rappelle que les comédiens de la Compagnie des Dramaticules sont des acteurs chevronnés. Noémie Guedj et Julien Buchy déclament un extrait de *Phèdre* et leur talent s'impose comme une évidence.

Les deux heures passent trop vite et quand un comédien les bras en croix affirme « j'aime le théâtre » comme sacrifié sur l'autel du culturellement correct nous sortons de ce spectacle, admiratifs de ces saltimbanques qui vivent le théâtre envers et contre tous et nous le font aimer.

LES TROIS COUPS.COM

Le journal quotidien du spectacle vivant

LOUÉ SOIT LE JÉRÉMIE !

AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS, DE LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES, JOUÉ DANS LE OFF AU GIRASOLE, EST COMME UNE PÉPITE DANS LA GANGUE DU OFF.

Soyons clairs : difficile de chroniquer un tel spectacle... Pourquoi ? Parce que *Affreux, bêtes et pédants* est très intelligent et regorge de surprises (que je ne révélerai pas).

Ça commence par le *Manifeste futuriste* de Marinetti (1876-1944), véritable acte de naissance de la culture des avant-gardes qui marquera le 20^{ème} siècle. Jérémie Le Louët, ce fou de littérature, nous le balance comme un crachat dans la figure. Profération à prendre ou à laisser. En tout cas, ça fouette les neurones, ça gifle le ciboulot, ça cingle la cervelle.

S'ensuivent des tableaux qui dézinguent au vitriol le théâtre, le spectacle ou la culture (pour certains, avec un C majuscule), avec toutefois une bonne dose de tendresse et d'humour.

La pièce est un catalogue drôle, méchant et pertinent des clichés, stéréotypes et autres bêtises du milieu théâtral. Par exemple : la séquence du projet exposé à un directeur de salle, qui glace le sang. Autre moment qui laisse pantois pour son sens prémonitoire inouï : les vidéos de manifestations de mouvements revendicatifs. De même, je n'oublierai pas la scène (grandiose) de la répétition de *Phèdre*, où Jérémie Le Louët (composant avec brio un metteur en scène caractériel) torture littéralement ses deux comédiens. Noémie Guedj et Julien Buchy y transpirent l'humiliation et la terreur. Le reste de la distribution (Anthony Courret et David Maison) est à l'avenant : brillant. Il faut dire que la direction d'acteurs et la mise en scène sont réglées au millimètre. Bref, du théâtre de haute volée.

VINCENT CAMBIER - LESTROISCOUPS.COM - JUILLET 2014

LE PROGRÈS

AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS, UNE PIÈCE QUI FAIT MOUCHE

Mardi soir, le théâtre accueillait une pièce sans concession pour le monde des artistes en général, et du théâtre en particulier. *Affreux, bêtes et pédants* des Dramaticules est un ovni, ou devrait-on dire plutôt en empruntant au dialogue même de la pièce, un « Otni » (Objet théâtral non identifié) !

Un projet plutôt courageux qui envisage toutes les dimensions de la création, de l'aspect économique et artistique, sans oublier la relation à l'autre.

Un bijou de satire, un délice délirant qui s'ouvre à tous les clichés et fait main basse sur le rire.

ANABEL PLENCE - LE PROGRÈS - OCTOBRE 2015

RUE DU THEATRE.EU

UN THÉÂTRE INTELLIGENT, DRÔLE ET POLITIQUE

TERRIBLEMENT DRÔLE, LA NOUVELLE CRÉATION DE LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES EST AUSSI UNE SALUTAIRE PETITE MERVEILLE DE SUBLIMITÉ. A VOIR ABSOLUMENT.

Satire des « acteurs de la culture », *Affreux, bêtes et pédants* constitue surtout une fine analyse sociologique du monde du théâtre : spectateurs, directeurs d'établissements culturels, comédiens, tout le monde est épinglé. Mais là où d'autres se limitent à une critique complaisante qui vire à l'autocélébration, la compagnie porte un véritable questionnement politique.

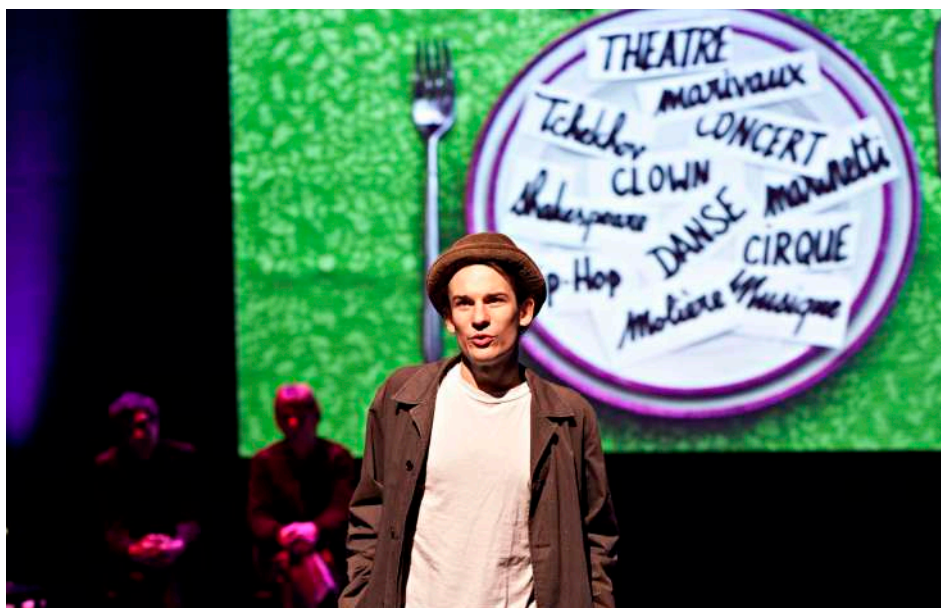
Si le théâtre a un rôle à jouer dans la société, il ne doit pas, il ne peut pas se contenter de s'adresser à un public d'habitues généralement plus lettré que la moyenne. Les tarifs attractifs, les opérations visant à attirer de nouveaux publics n'obtiennent que des résultats mitigés qui ne remédient pas à l'entre-soi. Le théâtre populaire a vécu et les Dramaticules s'efforcent de comprendre ce qui l'a tué. Le décor minimaliste et modulable permet d'enchaîner sans temps mort les scénettes créées collectivement. Il est vrai que pratiquant également les représentations en appartement, la troupe a l'habitude de s'adapter à tous les terrains. De ce fait, on peut rire continuellement tout au long du spectacle. Car c'est là que réside l'exploit : sans rien renier de ses exigences politiques, *Affreux, bêtes et pédants* est aussi une pièce hilarante. Hors de leur contexte, mis en valeur sur scène, les stéréotypes, les idées reçues et les lieux communs frappent par leur absurdité et leur bêtise et provoquent nécessairement le rire. L'objection selon laquelle, en ces temps de crise, il faudrait se distraire et non réfléchir est donc nulle et non avenue puisque les Dramaticules prouvent magistralement que l'un n'est pas exclusif de l'autre.

THÉÂTRE ET POLITIQUE.

Mais à vrai dire, plus que pour le moment de rigolade ou la qualité de la pièce, il faut aller voir *Affreux, bêtes et pédants* parce que c'est un spectacle important qui témoigne d'une prise de conscience par rapport à des problématiques spécifiques à notre époque. Avec ses propres moyens, plus dramatiques et moins documentaires, la pièce peut se rapprocher de l'initiative du film de Balbastre et Kergoat, *Les Nouveaux chiens de garde*. En se moquant des gardiens du temple, les Dramaticules invitent tous les acteurs du monde culturel à se réapproprier un outil qui leur appartient et à le rendre à nouveau agissant. Ils rejoignent encore les préoccupations du sociologue et historien Gérard Noiriel qui, notant l'échec des chercheurs à s'adresser au public et à juguler le racisme, prône le retour à un théâtre politique et une alliance des hommes de science et des hommes de théâtre. Ces derniers, en provoquant l'émotion, étant selon lui plus susceptibles d'imprégner l'intellect des spectateurs, une assertion qui semble depuis longtemps partagée par la troupe de Jérémie Le Louët.

AUORE CHERY - RUEDUTHEATRE.EU - JANVIER 2014

PLUS DE OFF.COM



JÉRÉMIE LE LOUËT, ANTHONY COURRET ET DAVID MAISON © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

INCONTOURNABLE !

Un performeur conceptuel, un directeur de théâtre sadique, un metteur en scène tyrannique sont, entre autres, les cibles de la « satire de la vie culturelle française » créée et jouée par Julien Buchy, Anthony Courret, Noémie Guedj, David Maison et Jérémie Le Louët, et mise en scène par ce dernier. Pour compléter le tableau de chasse, je me dévoue en commentateur pédant de la pièce, en reprenant les termes de l'un des personnages et en les appliquant à *Affreux, bêtes et pédants* : la pièce est un « Objet Théâtral Non Identifié », une singularité multipliant les angles d'attaque subtile dans une ébourifante collection de tableaux qui s'entrechoquent.

Bien malin serait le spectateur qui pourrait prévoir la minute suivante. S'appuyant sur un dispositif vidéo qui donne toute son importance à un grand écran en fond de scène, la pièce mystifie, secoue, interpelle le public par des mises en abyme, des pièces dans la pièce et, fait rare de nos jours, des coups de théâtre. Pas des coups tordus, non, mais des coups si savamment orchestrés qu'ils font réfléchir. On cherche à anticiper et on est tout de même attrapé.

Le prodige, dans toute cette affaire d'attaque à théâtre armé contre les affreux, bêtes et pédants de la vie culturelle, est que la pièce est puissamment hilarante : le public est secoué de vagues de rire, heureux qu'on l'amène là où il ne s'attendait pas à se trouver. Ma voisine de siège me confia pendant la pièce, car dans le public on se glisse toujours quelques mots quand on est à ce point surpris et heureux de l'être, de sa présence à son mari qu'elle avait suivi sans conviction. Elle me glissa tout cela en hoquetant (le rire), et pliée en deux (toujours le rire). Autour on était dans le même état.

C'est mordant, corrosif, intelligent, désopilant : vous ramèneriez du OFF un marquant souvenir de théâtre en allant voir cet *Affreux, bêtes et pédants* au Théâtre GiraSole.

JUST FOCUS

La Culture dans tous ses états d'art

Affreux comme ces hommes politiques qui utilisent les saisons culturelles pour broser leur électorat dans le sens du poil, bêtes comme ces électeurs-spectateurs qui se pressent dans les salles au nom de la 1^{ère} tête d'affiche « vue à la télé », pédants comme ces acteurs, comédiens, artistes de tout genre qui ont encore la prétention de se hisser aux rangs des plus illustres. Avec *Affreux, bêtes et pédants*, la Compagnie des Dramaticules dresse un portrait satyrique des acteurs de la vie culturelle française et tout le monde en prend pour son grade, n'en déplaît au politiquement correct. Mais par-delà les clichés, stéréotypes et autres idées reçues se cache une réalité palpable, tantôt cocasse, tantôt révoltante que les Dramaticules prennent à bras le corps dans un état d'esprit à la fois acerbe et jubilatoire où la tension est à son comble et fait écho à la sensibilité du secteur culturel où le matériau principal demeure et demeurera l'humain, le rêve, l'imagination et l'exploration du monde physique et métaphysique.

Le spectacle est né d'une écriture collective en réponse à un besoin des comédiens de la compagnie de porter un regard critique sur leur métier et la place de l'artiste dans la société : son ressenti personnel et l'image que lui renvoie les « profanes », ceux qui ont « un vrai métier ». En effet, leur 10 ans de compagnie à parcourir les centres culturels, les théâtres, les médiathèques leur ont permis de discerner les questions qui reviennent sans cesse, fruits de la curiosité du public. Car oui, dans une société où les frontières entre vie privée-vie publique sont poreuses, les spectateurs ont soif de connaître l'envers du décor...

C'est ainsi qu'avec *Affreux, bêtes et pédants*, on navigue entre la relation spectateur-artiste, comédien-metteur en scène, chargé de production-éventuel programmateur, tout cela sous l'œil attentif de caméras qui nous renvoient les représentations, les dérives et les vanités en direct sur un écran placé en fond de scène. L'effet est intrigant et performatif, d'autant que cette distanciation critique est relayée par les coulisses et la régie à vue : tout est montré, à la manière d'un documentaire satirico-fictionnel. Certes, il y a bien un parti pris, mais pas de pathos, de lamentations, de critique facile ou populiste. Le portrait s'ancre dans la réalité.

Au programme : une entrée en matière révoltée, un débat entre artistes et spectateurs façon querelle des anciens et des modernes, une présentation de saison aux relents de télé-achat, une répétition qui tourne à la séance de torture. Autant de tableaux qui mettent en lumière les affres et les méandres de la vie culturelle. On rit des idées reçues, on s'étonne des réalités d'un milieu sujet aux fantasmes les plus délirants où les phases difficiles sont ponctuées de moments d'exaltation et on en apprend beaucoup sur « l'envers du décor ». Mais qu'on ne se y trompe pas, *Affreux, bêtes et pédants* sont des adjectifs qui ne dépeignent pas que la vie culturelle... Comme toujours, le théâtre se fait le miroir de la société dans laquelle il germe et se perpétue et il n'a pas le monopole du mensonge, de la lâcheté, de la compromission, des chimères et de la domination... Quoiqu'il en soit, la Compagnie des Dramaticules montre une fois de plus qu'elle sait mêler l'exagération et la réalité, pour un résultat efficace, inventif et irrésistiblement drôle !

PORTRAITS OFF

Se retrouver à son insu, mais de plein gré dans la dernière poupée gigogne, la plus petite, voilà à posteriori la première impression du début de cette pièce, mise en scène par Jérémie Le Louët. Car rapidement les rôles du plateau et de la salle vont s'inverser. Semblable à un effet miroir, venant du fond de la scène, une projection vidéo en continue de la salle et de ses spectateurs nous renvoi notre propre image. Attention c'est une indication ! Tout risque donc de se passer pour cette première partie, dans notre espace habituellement réservé le temps d'un spectacle, celui que nous pensions protégé des acteurs et leur délire, par l'obscurité et la convention. Et lorsque que de faux vrais spectateurs mais aussi des vrais faux acteurs, je veux dire des spectateurs, participent à un débat étonnant sans sujet qui finit par dégénérer, nous hésitons alors entre Conceptuel et Aparté, tout en jubilant d'assister à une expérience nouvelle de théâtralité.

Mais en vérité, nous ne sommes que les victimes de notre propre snobisme et de notre goût social de la transgression, mais juste dans l'art, ailleurs cela pourrait être trop engageant. Car en vérité, tout ceci est une satire assumée et réussie, du petit monde du spectacle et de ses tentatives parfois orgueilleuses de ne parler que de soi pour soi-même et là, il faut reconnaître qu'en Avignon nous avons aussi de très beaux exemples.

Progressivement, emboîtement par emboîtement, d'une pièce parlant d'une pièce qui parlait d'une pièce qui elle-même tentait de réaliser un projet qui « Nous tenait beaucoup à cœur... », la poupée gigogne reprend sa forme complète. Et nous passons ainsi par plusieurs niveaux de théâtralité-réalité qui ne sont en vérité que des parodies féroces d'une vie culturelle à la Française. Et dans ce petit monde où l'égoïsme et la convention règnent également en maître, il semble parfaitement inutile d'en faire trop, pour appuyer la démonstration. Nous avons tous rencontré des fins de résidences calamiteuses « qui se cherchent », des collectifs qui n'en portent que le nom, des troupes où l'autorité et l'humiliation n'ont rien à envier à celles du champ militaire et des directrices de théâtre à la langue de bois aussi lisse et sans écharde que celle du plateau, qu'elles sont censées défendre.

L'autodérision des comédiens de la Compagnie des Dramaticules, Julien Buchy, Anthony Courret, Noémie Guedj, Jérémie Le Louët et David Maison est pratiquement totale, tout y est : le nom de la compagnie, celui du Théâtre le Girasole et un projet fumeux de créer un *Phèdre* dans une version comique. Et là il faut reconnaître que le but est atteint. Cette répétition est un grand moment d'anthologie. Des acteurs sous le joug d'un metteur en scène dictateur qui manipule pour asseoir sa légitimité, une comédienne et un comédien soumis, montrant des signes avant-coureurs d'un syndrome de Stockholm envers leur tortionnaire. Nous rions d'un comique de répétition, justement, jusqu'à ce que l'écran toujours au fond de la scène nous montre une salle vide de spectateur, la fin la pièce est malheureusement proche !

THIERRY GAUTIER - PORTRAITS OFF - JUILLET 2014

LA REVUE DU SPECTACLE

SATIRE D'UNE CRITIQUE THÉÂTRALE FRANÇAISE POUR « UNE SATIRE DE LA VIE CULTURELLE FRANÇAISE »

Très chers Dramaticules,

Voilà un dernier spectacle que vous avez écrit tout sauf réjouissant. Même si le rire fuse dans la salle du Théâtre de Châtillon, je suis très en colère de ce que vous osez dénoncer. Oh non, je n'ai absolument pas ri et ne rirai jamais d'une telle création, qui porte parfaitement son titre : *Affreux, bêtes et pédants*. D'ailleurs, je pense que je vais finir par écrire à Mme Filippetti pour me plaindre d'autant de pédantisme et d'absurdités. Mais où va le spectacle vivant aujourd'hui ? Au moins, nous rejoignons-nous sur un point : il va mal, très mal. Oui, cela est une certitude.

Je ne suis pas là pour vous donner des leçons. Ce n'est d'ailleurs pas le rôle d'un critique, même si j'en connais un bout en théâtre et que je suis moi-même « auteure » à mes heures perdues (il faudra d'ailleurs que je vous lise à l'occasion ce que j'ai écrit). Mais je vous rappelle qu'en jouant dans un théâtre tel que celui de Châtillon, c'est d'abord grâce à l'argent du contribuable que vous êtes là.

N'avez-vous pas l'impression de prendre le spectateur pour un Co... en lui disant qu'il ne sait pas ce que le mot veut dire ? Oubliez-vous qu'il peut aussi y avoir des professeurs ou des gens tout à fait cultivés dans la salle ?

À moins que ce soit peut-être parce que vous avez passé le périphérique et que vous vous retrouvez à Châtillon que vous pensez que le public est « neuneu » ?

Et de quel droit critiquez-vous le travail d'un directeur de théâtre ? Christian Lalos vous accueille dans un compagnonnage pour trois ans et j'apprends que vous tentez de lui piquer sa place.

D'ailleurs, votre spectacle manque carrément de franchise ! Vous auriez pu le dire que c'est grâce à un piston (et pas n'importe lequel, mais je ne donnerai pas de nom, histoire de ne pas mettre mal à l'aise la personne, même si cette dernière aimerait bien qu'on lui renvoie de temps en temps l'ascenseur... Là, le message est passé !) que vous avez commencé à jouer à Châtillon.

Vous manquez vraiment d'honnêteté sur ce coup-là, non ? Mais vous avez raison sur un point, on ne le sait que trop, dans ce milieu, à quoi sert le talent ? À ce sujet, Christian Lalos a beau dire, pas facile hein de contacter un directeur et de jouer dans un théâtre digne de ce nom ! C'est même à se demander si le fonctionnement de tous ces lieux ne serait pas un peu opaque ! Après tout, il y a qu'à regarder les « propositions artistiques fortes et originales » de la plupart des salles publiques, c'est à peu près toujours les mêmes artistes qu'on retrouve et que nous critiquons... non ?

Le sujet aurait-il mérité « forage plus profond » comme dit l'autre ? C'est possible si David Maison avait accepté de se tartiner le corps de Nutella au lieu de ne se contenter que du visage. Alors peut-être la proposition artistique aurait gagné en « profondeur » ! En attendant, si vous avez envie de rire de ces « affreux, bêtes et pédants » spectateurs, allez-y ! Traversez le périph' et surtout ne croyez pas toujours ce que raconte le critique ! Cela vaut parfois mieux !

VIVANTMAG



NOÉMIE GUEDI, JULIEN BUCHY ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Dans la grande salle du Girasole, le public s'installe face à lui-même. En effet, en fond de scène, un immense écran nous renvoie en différé l'image des gradins et du public qui s'installe... Nous allons être face à nous-mêmes et à notre diversité. En fond musical, il m'a semblé reconnaître un discours d'Hitler... La soirée s'annonce surprenante. Il s'agit d'un spectacle hors du commun, sous-titré « une satire de la vie culturelle française » et qui nous propose de nous interroger sur notre état de spectateurs, sur la culture et sur ceux qui la font. C'est sacrément original, drôle et intelligent. Un spectacle surprenant et qui impacte, comme je les aime.

Pour lancer la machine, Jérémie Le Louët, auteur, metteur en scène et comédien de talent, vient nous crier un texte extrait du *Manifeste du futurisme*, texte provocateur de Filippo Tommaso Marinetti datant de 1909. C'est le cri de vitalité d'une jeunesse non entendue et prônant l'urgence, le mouvement et la guerre contre la mièvrerie et l'immobilisme de l'institution. Après un bref salut, le comédien vient s'asseoir face à nous et nous propose dix minutes d'échanges, de réaction autour de ce texte, alors que le spectacle vient à peine de commencer... Après ce séisme révolutionnaire, cet échange, symbole de la démocratie partagée mais manipulée, vient mettre en avant les points de vue de deux spectateurs, l'un fervent admirateur de « ceux qui passent à la télé » et l'autre professeur de Français, défenseur de la Culture avec un grand C. On se laisse emporter avec délectation dans ce dispositif qui nous surprend et qui ne manque pas de nous interpeller.

L'enchaînement se fait sur la présentation de la saison du théâtre, où l'on découvre des propositions artistiques fort contemporaines : le comédien, nu sur scène et la tête enduit de Nutella, pour un travail en cours devant déboucher sur un spectacle de 8h (avec un entracte heureusement). On est dans une caricature (à peine), mais c'est drôle et ça parle à tout le monde. Puis nous voilà transportés dans le bureau d'un directeur de théâtre, un homme de pouvoir, un chien, qui reçoit avec dédain une compagnie pour financer son spectacle. Là encore, l'exagération ne déforme qu'à peine la réalité. Enfin, et parce que la compagnie ne recule pas devant l'autodérision, nous découvrons le travail d'un metteur en scène tyrannique qui prépare un *Phèdre* avec ses comédiens. Engagement, compromis, aliénation, rapport de force... les compagnies n'échappent pas à la loi du genre...

Les enchaînements sont habiles, la forme originale et le fond nous interroge vraiment. C'est un théâtre accessible, surprenant, qui nous fait rire jaune, noir ou vert, mais qui nous parle à nous-mêmes. C'est à recommander pour les programmeurs qui sont aussi prêts à se moquer d'eux-mêmes et à surprendre leur public.

Merci et bravo pour ce moment héroïque.

ARTISTIK REZO

AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS

LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES S'EMPLOIE À POINTER LE RIDICULE ET LES IMPOSTURES DU MONDE CULTUREL, MAIS SI LE RIRE EST AU RENDEZ-VOUS, LA MATIÈRE RESTE MINCE.

Cette compagnie sous la direction de Jérémie Le Louët a déjà monté Shakespeare, Ionesco, Oscar Wilde... et a fait preuve de nombreuses qualités. Pour cette création, les interprètes et metteur en scène se sont livrés ensemble à des improvisations et des échanges avec le public, avant de passer à l'écriture collective. Le résultat est une satire qui enchaîne des saynètes dont le point commun est de parler des artistes de théâtre et du monde où ils évoluent. Mais le spectacle ne repose pas sur une structure qui permet une véritable réflexion ni même un démantèlement crédible sous l'angle comique. Il s'ouvre sur *Le Manifeste du Futurisme* de Marinetti avec une musique de Wagner et cette introduction est forte ; le propos de Marinetti provoque immédiatement le choc d'un texte poétique et virulent, dont le comédien s'empare avec beaucoup d'ardeur et de talent. On pourrait donc s'attendre à une dérision costaude après une telle entrée en matière. Mais non, elle demeure un peu comme une intruse, isolée, ayant juste donné l'illusion de partir sur un terrain pour le quitter... à toute vitesse, futurisme oblige. En effet, aussitôt après, on assiste et l'on se prête à un faux débat entre les comédiens et les spectateurs, calqué sur ce qui se fait quelquefois réellement dans des théâtres à l'issue d'une pièce. Puis l'on suit une directrice de salle qui présente sa programmation en se couvrant de ridicule, avant de suivre une répétition d'une scène de *Phèdre* qui tourne au pugilat. Acteurs, metteurs en scène, directeurs de théâtre et autres intervenants, deviennent ainsi tour à tour grotesques, stupides, tyranniques, hystériques... On rit lorsqu'un comédien au chômage finit par se réjouir d'avoir une proposition pour interpréter *Œnone*, ou quand un autre, nu sur scène, parodie les performances d'artistes particulièrement mégalomanes. Mais globalement on frôle la caricature et les comportements piteux, le snobisme, la domination, la lâcheté, bien que se retrouvant évidemment dans la réalité de cet univers, ne suffisent pas à en montrer la spécificité. De même, la caméra sur scène et la projection d'images des spectateurs présents, veulent interroger les rapports entre scène et salle, jeu et représentation, vérité et mensonge, mais on ne fait qu'effleurer cette idée au moyen d'un gadget sympathique.

La troupe ne manque pas de qualités de jeu et l'ensemble est mené avec un rythme qui permet de s'amuser de ces travers multiples. Le spectacle coule avec fluidité et les interprètes réunissent une énergie homogène et constante. Néanmoins, le titre qui évoque le film d'Ettore Scola, *Affreux, sales et méchants*, est à lui seul une de ces petites impostures ici pointées. Car outre cet effet de titre, l'ensemble n'a rien de la comédie décapante du cinéaste. L'univers culturel a aussi ce défaut, de se revêtir de certaines références sans pour autant que l'habit fasse le moine.

ISABELLE BOURNAT - ARTISTICREZO.COM - JANVIER 2014

TOUTE LA CULTURE.COM

Ceux qui se rendent régulièrement au théâtre ou à des pièces de danse contemporaine, vont prendre un plaisir fou à se remémorer ces soirées soi-disant intellos et si soporifiques où l'on ne rêve que d'une seule chose, hurler en quittant la salle. Car *Affreux, bêtes et pédants* relate tous les clichés du spectacle vivant dans un style délicieusement acerbe, satirique et fort drôle.

Le tout, superbement bien interprété est accompagné par de multiples musiques et sons et surtout filmé et projeté sur écran géant ce qui permet de mieux percevoir les détails de cette burlesque création collective qui, finalement, donne une réelle envie de continuer à aller au théâtre.

SOPHIE LESORT - TOUTELACULTURE.COM - JANVIER 2014



NOÉMIE GUEDJ, JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

AU BALCON.FR

L'avis de la rédaction : la Compagnie des Dramaticules nous offre dans ce spectacle une création satirique de la vie culturelle française en dépassant les frontières du théâtre. Leur parti pris est osé car les comédiens bouleversent les codes du théâtre en rompant avec culot le 4^{ème} mur entre le public et la scène.

Nous, les spectateurs, sommes parfois filmés et l'image est projetée sur la scène en grand écran, les comédiens nous prennent aussi à partie un instant afin que l'on s'exprime comme si on faisait partie du spectacle ; cette provocation est amusante et troublante à la fois.

Les comédiens usent beaucoup d'autodérision sur les sujets des médias et du théâtre mais le pousse à l'extrême avec un jeu très marqué, ils frôlent parfois la caricature : effet probablement voulu, mais manquant parfois de crédibilité. Il n'empêche qu'ils nous montrent avec brio leurs qualités de comédiens lors d'un passage de *Phèdre* qu'ils jouent.

La mise en scène est elle-aussi atypique à travers des moyens technologiques (caméra, grands écrans, lumières fortes) qui tend vers le futurisme comme ils disent. Cette pièce de l'absurde perturbe, amuse parfois et surtout dénonce de vraies problématiques sociales et culturelles.

AUBALCON.FR - JANVIER 2014

L'EST ÉCLAIR

AFFREUX, BÊTES ET PÉDANTS !

La dernière création de la Compagnie des Dramaticules devrait ravir les amateurs de théâtre comme les détracteurs du monde culturel puisque *Affreux, bêtes et pédants* se veut une critique du petit monde de la culture. La compagnie met en exergue une citation de la *Lettre aux acteurs*, de Valère Novarina : « Le théâtre est un riche fumier ».

C'est donc à un bel exercice d'autodérision que se livrent Julien Buchy, Anthony Courret, Noémie Guedj, David Maison (auteurs et interprètes) et Jérémie Le Louët (mise en scène, écriture et interprétation) en dressant un « portrait équitables des « acteurs » de la culture (...) : une galerie de monstres en somme... »

On y trouve « les idées reçues, les lieux communs, les clichés, les stéréotypes et la bêtise (qui) sont les matériaux de cette fresque acide et jubilatoire sur nos métiers mouvementés », expliquent-ils.

« Ce projet d'écriture collective est en marge de mon parcours de metteur en scène, jalonné jusqu'à présent de textes de répertoire », reprend Jérémie Le Louët dont le travail suit un schéma particulier : la définition du scénario puis le travail à partir d'improvisations.

« Ce qui nous donne une grande liberté de ton... »

Mais attention, il ne s'agit pas d'un spectacle pour initiés et professionnels, mais de la critique de certaines « postures et impostures de la société des hommes » et des manipulations, des entorses à la sincérité, du snobisme, de l'ambition...

JEAN-MICHEL VAN HOUTTE - L'EST ÉCLAIR - JANVIER 2014

L'EST ÉCLAIR

JEU DE MASSACRE POUR COMÉDIENS

UTILISANT L'AUTODÉRISION COMME THÈME CENTRAL, « LES DRAMATICULES », C'EST UN PORTRAIT DE PROFESSIONNELS DE THÉÂTRE, LOUFOQUE, ACIDE ET JUBILATOIRE.

Le sous-titre de la pièce jouée au Théâtre de La Madeleine pourrait être « Dur, dur d'être un artiste ».

La Compagnie des Dramaticules, en résidence en ce moment au théâtre troyen, utilise les clichés et la bêtise humaine dans le domaine du théâtre pour répondre à la question : que se passe-t-il derrière le rideau ?

Les comédiens de la compagnie se sont dirigés peu à peu vers un théâtre alternatif. Écrit collectivement, ce spectacle montre tout : les techniciens sur scène, les spectateurs pendant la représentation (filmé en live), la salle vide avant l'ouverture du théâtre...

GRAIN DE FOLIE.

Avec eux, on passe par *Le Manifeste du futurisme* de Marinetti hurlé dans un micro, à un débat de dix minutes dans la salle (dans laquelle se trouvent deux spectateurs-comédiens), une présentation de saison dont la seule performance est un homme nu au visage coloré de pâte à la noisette sans texte, à une répétition de l'acte I, scène III de *Phèdre* où le metteur en scène devient fou furieux et tyrannique. Mais finalement, qu'est-ce que le théâtre ?

L'EST ÉCLAIR - FÉVRIER 2014